

# Les voies de la liberté

EXTRAIR

A mon frère Daniel,  
A mes petits enfants  
Nathan et Robin,  
Quentin et Maria

EXTRAIT

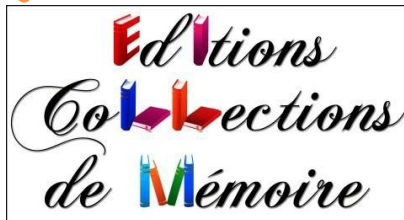
EXTRAIT

Les voies de la liberté

# Les voies de la liberté

Nicole Garcia

EXTRAIT



## LES VOIES DE LA LIBERTE

Ouvrez grand vos yeux et suivez-moi par la pensée:

Je vous offre des rencontres, à vous qui ne savez plus voir autour de vous. Au début, deux rencontres dans la nature fidèle, mais changeante. Puis, deux hommes hors-du-commun, pris dans l'engrenage de la guerre dont j'ai osé reprendre leurs messages d'espoir.

Suivons la source légère qui murmure entre ses rives bordées d'ajoncs, de prêles. Des buissons d'aubépine odorants penchent leurs branches le long des berges caillouteuses. Des ragondins s'activent pour creuser leur abri sous les talus, au bord de l'onde. Parfois, dans les petits courants, une truite cabriole, à l'improviste sur les éphémères qui strient la surface moirée ; A la belle saison, dans les trous d'eau où se dressent les hampes rouge violacé des lys martagons, des grenouilles coassent et clapotent à qui-mieux-mieux; Tout est calme. Le ruisseau suit son chemin, sans entrave jusqu' à la rivière pour un mariage où leurs eaux se plaisent, se mêlent et s'épousent.

Suivons le sentier bordé de genêts fleuris qui embaument dans la brise du soir. Soudain, au coin d'un bois, apparait une biche, fine, les oreilles pointées, dressées au moindre bruit, au moindre souffle d'air. Ne bougeons plus à l'abri derrière un hallier. Dressée sur ses longues pattes fauves aux sabots noirs, elle penche son cou gracile et de son muflle teinté de rose, mordille les écorces d'un saule. Elle musarde sous les frondaisons, aspire l'eau d'une flaque, s'arrête aux aguets, épiant de ses grands yeux inquiets aux globes nacrés. Soudain, en alerte, elle perçoit au loin des jappements menaçants. D'un bond, elle franchit une haie, saute par-dessus une barrière de clôture dans la rivière, nageant contre le courant jusqu'aux bords escarpés de la colline. Elle secoue sa robe irisée de fines gouttelettes, se retourne un instant et s'élançe à l'assaut de la pente. Un passage providentiel la guide dans la forêt toute proche où elle disparaît à nos yeux, éphémère vision de la liberté.

Suivons le caporal Maurice Chauvet qui se prépare à débarquer en Normandie.

«Nous savons maintenant depuis une demie - heure où a lieu l'invasion. Nous débarquerons le 6 Juin à l'heure H + 20 = 7h30 à l'ouest d'Ouistreham.

Avant-guerre, nous étions des garçons sans mystère mais aujourd'hui la moitié de l'unité a été recrutée parmi des gars de la pêche et du commerce : Ce sont des Bretons comme moi, venus la plupart de la mer ; Pour nous, la France n'est pas qu'un drapeau, mais une maison, une lande, la mère ou la fiancée, une barque dans un monde de paix. La nuit est un ronflement très doux, des milliers de bateaux et de barges glissent tous feux éteints ; Silencieux, nous attendons, nos équipements débouclés, sacs et armes à portée de main, licenciés ou illettrés, tous semblables pour mourir au soleil, sans regret, et pourrir sous une petite croix blanche.»

Suivons le Général de Gaulle, le 6 Juin 1944 et écoutons son message à la B.B.C.

« La Bataille de France a commencé ! Il n'y a plus dans la nation, dans les armées qu'une seule et même volonté, qu'une seule et même espérance. Derrière le nuage si lourd de notre sang et de nos larmes, voici que reparaît le soleil de notre grandeur ! »

J'ai voulu montrer, que seule la nature restera notre fidèle alliée, si nous ne cessons de la malmenier, de la polluer, de la détruire.

Reste-t-il encore beaucoup de ruisseaux, de rivières, de mers pleines de vie ?

Combien d'animaux sauvages peuplent encore nos forêts, libres et sans risque pour la conservation de leurs espèces ?

L'homme n'est – il qu'un loup pour l'homme ? Mais aussi pour son environnement, son refuge ancestral « Notre Belle Terre ? »

Avant de reprendre le récit qui me tient à cœur de la vie de ma famille, dans ces années dures où la moindre parcelle de bonheur se goûtait comme une friandise succulente, je crois que de nos jours, rien ne nous comble, comme si nous étions blasés de tout ; Où sont les valeurs humaines qui reliaient tous les hommes d'alors, comme l'amitié, la famille, l'amour du travail bien fait ? Alors que seuls l'appât du gain, l'égoïsme, l'indifférence, la cruauté sont les piliers de beaucoup d'êtres humains ? Saurons-nous, peut-être un jour, comme les personnages de mon roman, retrouver « Les voies de la liberté ? ».



Il est six heures, ce matin. La corne qui annonce la fin de la vacation de nuit a retenti. La tête encore bourdonnante du fracas des marteaux- piqueurs qui creusent la galerie, Pierre remonte avec d'autres mineurs dans la cage de fer. La reprise a été difficile après ces premiers congés payés, quinze jours de suite, à l'air vivifiant de la campagne, malgré le travail pénible de la fenaison.

Quel plaisir de retrouver la lumière estivale encore bleutée dans la brume matinale, éblouissante à son zénith, veinée de pourpre le soir au couchant !

Il se hâte vers la sortie, pressé de rentrer chez lui pour retrouver Mélaine et Marie. Ah ! Comme il a changé ! Ce n'est plus ce gars un peu timoré, issu du monde rural, mais « un gaillard » sûr de lui, sans forfanterie, résistant au travail et apprécié de tous ses compagnons.

Pour améliorer encore la vie de sa famille, il avait réussi à obtenir, sur les conseils du contremaître un petit lopin de terre miraculeusement libéré par un ancien mineur, trop âgé pour l'entretenir. En effet, un peu à l'écart des puits de mine, des « cités minières », d'habitations avaient poussées comme des champignons, bâtiments sommaires, sans beaucoup de confort, mais qui avaient l'avantage de se trouver

à la lisière de la ville, pas trop éloignées des lieux de travail.

Des parcelles de terrain, non constructibles, avaient été divisées en lots et louées pour une modique somme à ceux qui le désiraient. C'était sous l'impulsion d'un Père Jésuite, « le Père Volpette » qu'étaient nés dans les années 1907-1910 les premiers jardins ouvriers !

Pierre rêvait déjà de cultiver lui-même quelques légumes : pommes de terre, carottes, poireaux, salades pour améliorer leur ordinaire. Au début, il faut bien l'avouer, devant cette terre noire, caillouteuse, où les graines ne germaient pas, où la moindre averse la transformait en un magma collant, l'apprenti - jardinier avait ressenti un certain découragement. Mais, avec l'aide des voisins, plus aguerris, qui lui apportaient, qui, une brouette de fumier, de jeunes carottes, soit des pousses fragiles de salade à repiquer, et surtout des bras vigoureux pour rendre la mince couche de terre végétale, plus meuble et plus fertile, alors, peu à peu, Pierre retrouva toute son énergie !

Il avait rapporté de son dernier séjour à la campagne, dans la camionnette du cousin Baptiste, des planches grossières, des poutrelles solides, un

rouleau de grillage, une vieille porte un peu vermoulue. Tout cet attirail précieux, il l'avait récupéré sous un amas de buissons et de ronces près d'une ferme abandonnée dans un hameau isolé. Et depuis ce jour-là, il bâtissait, clouait tous ces éléments hétéroclites, contre le petit muret de pierres qui bordait son carré de potager. Quelle merveilleuse surprise pour les siens !

Il avait en secret acheté à Baptiste, trois poules rousses à la crête écarlate, bonnes pondeuses à vrai dire, et un couple de lapins, à la fourrure fauve, jeunes encore, mais vigoureux. Bien sûr, ces pauvres bêtes ne penseraient pas à regretter leur logis campagnard, avec la nouvelle « baraque » qu'il leur construisait avec acharnement !

Abritée sous la ramure d'un châtaigner noueux, bien exposée au soleil levant, malgré son assemblage de bric et de broc, elle avait une apparente solidité avec son toit de guingois et sa porte qui grinçait sur ses gonds huilés. Et notre homme, en sueur, ruminait dans sa tête des rêves de bonheur si simples. Dans la paille bien sèche, de beaux œufs tout frais, des petits lapereaux peut-être à l'automne ; Il n' était pas en peine pour leur nourriture, car les maïs, là-haut, dans la campagne, avaient déjà de beaux épis dorés, cette année, promesse d'une récolte abondante.

Quand à la nourriture des lapins, ses deux petites femmes se feraient un plaisir d'aller à la cueillette des « barabans » sur le pourtour de la ville là où la verdure ne manquait pas !

Tout en sifflotant un air entraînant, il se remémorait toutes leurs années d'infortune, qui malgré leur rigueur, l'avaient mûri, aguerri. Il savait que Mélaine était fière de lui, car maintenant elle se reposait entièrement sur lui pour les grandes décisions.